

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 50

Artikel: On bouébo que dit la pûra vretâ
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190687>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Onna menace qu'a fê effé.

Là a pè lo mondo dâi cocardiers qu'âmont atant la prouprétâ que 'na dzenelhie âmè lo bounosé et que ne sont bin què quand cheintont la vermena lâo galolhî la carcasse.

On gaillâ dè clia sorta, qu'avâi sè z'haillons et sa tignasse que froumelhivont dè locatéro, et que n'avâi pas soveint tenu onna pegnetta et ni on bocon dè savon, avâi, coumeint bin vo peinsâ, lè coûtes ein long, kâ cl'espèce dè pandoures sont ti dâi tsaropès, que vivont on ne sâ trâo dè quiet. Noutron luron s'ein va on dzo râocanâ oquìe dein onna mâison de n'autro veladzo, iô l'étai bin cognu. Ye va tsi dâi dzeins que ne lâi resseimblâvont diéro, kâ lâi avâi quie 'na fenna d'oodrè qu'êtai adé à épusatâ pè lo mènadzo, et dou bio valets, adé revous âo tot fin, et proupro què dâi z'ougnons.

— Adieu Vito, se fâ lo chenapan ein eintreint, kâ l'avâi cognu lo père, et tuteyivè lè valets.

— Salut! repond ion dâi valets, qu'avâi nom Vito, que dis-tou dè bon?

— Eh bin, vgné tè démandâ se t'arâi la bontâ dè mè bailli on franc?

— Oh ! rein dè cein, repond Vito, que cognessâi l'osé; tè bailléri on bocon dè pan se te vâo; mâ po dè l'ardzeint que t'âodré riclliâ à la peinta, ne t'ein baillio rein.

— Se tè plié, Vito, baile mè on franc, fâ onco lo gaillâ que ne sè conteintâvè pas dè cein qu'on lâi avâi de.

— Na, tè dio, et dépatse-tè dè t'ein allâ; sein quiet. tè rebedoulo avau lè z'égras.

— Ah bin ! étiuta, Vito, se te mè baillè pas on franc, mè sécâozo!...

Ma fâi, à clia menace, Vito bastâ dâo coup, kâ l'êtiont justameint pè la cousena découtè onna tâtra âi premiaux et sè dépatsâ dè sailli sa borsa dè son bosson et dè bailli on franc âo pandoure, po que s'ein aulè âo pe vito sein laissi dè tracès.

**On bouébo
que dit la pûra vretâ.**

Dein on veladzo iô on a fê onna balla mâison d'écoula, on monsu dâo défrou que passâvè perquie, reincontré on bouébo que lâi allâvè ein baneint, avoué se n'ardoise dézo lo bré, lâi fâ, ein lâi montreint lo nové bâtimeint :

— Tè dâi étrè conteint, me n'ami, ora que vo z'ai onna balla écoula tota nâova ?

— Ah ! lâi repond lo gosse, y'amérè bin mî que le sâi vilhie et que n'ausso pas fauta dè lâi allâ !

La bibliothèque du papa Moret.

Le bon vieux papa Moret, comme nous l'aimions ! Sans ses cheveux gris, vous l'eussiez pris pour un jeune homme, avec sa figure ronde ainsi qu'une pomme et ses petits yeux malins, toujours riants.

Le papa Moret n'avait qu'une passion, une seule, mais terrible. Il vivait dans la poussière de ses livres et des âges antiques. Sa bibliothèque ! Quelle émotion ce mot ne réveille-t-il pas en mon souvenir ! Plusieurs fois, j'avais essayé de jeter un regard furtif dans cette salle où mon vénérable ami passait sa vie. Tous mes essais étaient restés infructueux. Aussi, mon imagination travaillant, elle était devenue pour moi un vrai cauchemar. Je songeais à la chambre mystérieuse de Barbe-Bleue, et il m'arriva de rêver, plus d'une fois, qu'étant dans la bibliothèque, je voyais, près de la fenêtre, six femmes pendues par les cheveux. Horreur !

A mon affection se mêla bientôt un peu de défiance. Ce n'était plus ce laisser-aller des premiers temps. Le meilleur des hommes me faisait peur. Barbe-Bleue lui portait préjudice.

C'est à cette époque que se passa un événement mémorable. Un jour, le papa Moret me rencontra sur l'escalier :

— Que fais-tu, petit ?

— Rien, monsieur.

— Eh bien, viens ! Et, en disant ces mots, il se dirigea vers la fameuse chambre. Mes jambes se dérobèrent. Il y avait de quoi ! Me trouver, tout d'un coup, devant les six femmes du père Moret, pendues par les cheveux ! Je restais immobile, appuyé contre le mur.

— Où es-tu, Emile ?

Impossible de répondre, et il paraît que j'étais joliment pâli à voir l'inquiétude qui le saisit.

— Mon pauvre enfant, tu es malade ?

Pour sûr que je l'étais, car je sensis que tout tournait et...

Quand je rouvris les yeux, je me vis entouré de livres grands et petits. Le père Moret me mettait sur le front des compresses d'eau froide. Je tournaï instinctivement les yeux vers les fenêtres. Les six femmes n'y étaient pas !

Alors la réaction se fit et je me mis à pleurer. Mon hôte ne savait plus à quel saint se vouer.

— Mon cheri, calme-toi, répétait-il, calme-toi ! Et il courait me chercher un horrible bouquin :

— Regarde, mon petit ami, c'est une première édition de Racine. Un ouvrage de grand prix.

Mais je ne voyais rien. « Monsieur

Moret, lui dis-je enfin, pardonnez-moi ! »

— Pour le coup, il crut que ma cervelle délogeait.

— Te pardonner, quoi, Emile ?

— Les six femmes, monsieur Moret ! Il eut un frisson : « Quelles femmes, mon enfant ? »

— Les femmes pendues à.... à.... la.... a.... fe.... fenêtre.... mon... sieur, dis-je en sanglotant.

Plus de doute ! Mon intellect avait souffert. Il se prit la tête avec désespoir :

— Mon petit ange, éloigne ces visions qui te fatiguent. Tu as probablement mangé des fruits verts. C'est très malsain ! Essaie de dormir un instant et ne pleure plus !

Je voulais me confesser jusqu'au bout et j'eus la satisfaction de voir ce bon papa Moret se déridé à mesure que je lui contaïs mes peines et mes angoisses. Il se promenait en se frottant les mains. Six femmes, disait-il, six femmes.... moi.... hi ! hi ! hi ! Pas assez soit pour en prendre une seule. Oh ! si j'avais dû en avoir une demi-douzaine, peut-être bien que j'aurais fini par les prendre ! Dame, quand on est poussé à bout. Hi ! hi ! hi !

Et le petit vieux riait de si bon cœur que mes larmes séchèrent et que je me mis à rire avec lui.

Dès lors, nous fûmes les meilleurs amis du monde, et le jour où, plusieurs années s'étant écoulées, je l'accompagnai au cimetière, fut un des plus tristes de ma vie.

Hermann CHAPPUIS.

Origine du mot tintamarre. — On trouve dans les vieilles chartes du Berry que Jean, fondateur de la chapelle de Bourges, rencontra un jour un grand nombre de vignerons dans un état si misérable, qu'il en eut pitié et les interrogea amicalement. Il apprit d'eux qu'on les faisait travailler jusqu'à quinze et seize heures par jour. Il ordonna qu'ils n'eussent à travailler que de six heures du matin à six heures du soir. Pour que cette promesse ne fût pas illusoire, le duc ordonna à ceux qui étaient le plus près de la ville et qui, par conséquent, entendaient les premiers sonner l'heure, d'en prévenir leurs voisins, qui devaient l'annoncer aux plus éloignés : « Tellement, dit Pasquier, qu'en toute la contrée s'entendait une grande huée et clamour, par laquelle chacun était finalement averti qu'il fallait faire retraite en sa maison. » Tous donnaient cet avertissement en tintant avec une pierre sur leur *mare*, instrument de labour ; depuis on nomma *tintamarre* tout ce qui rappelait un bruit assourdissant.